

La dernière réponse

Isaac Asimov - 1980

À quarante-cinq ans, Murray Templeton était encore dans la fleur de l'âge, et tout son organisme fonctionnait parfaitement sauf une certaine partie – essentielle – de son artère coronaire et cela suffit.

La douleur apparut brusquement, grandit jusqu'à devenir insupportable, puis reflua progressivement.

Il sentit sa respiration ralentir et une espèce de paix l'envahit. Rien n'est plus agréable que l'absence de douleur, immédiatement après la douleur.

Murray éprouva une impression presque vertigineuse de légèreté, comme s'il s'élevait en l'air et planait. Il ouvrit les yeux et remarqua avec amusement que ceux qui étaient dans la pièce continuaient à s'agiter.

Il était au laboratoire lorsque la douleur l'avait frappé, sans avertissement. Il avait chancelé, entendu les cris de surprise, avant que tout soit englouti par cette souffrance atroce.

Maintenant, la douleur avait disparu ; les autres étaient encore affolés et se rassemblaient autour de son corps écroulé par terre... qu'il regardait d'en haut, découvrit-il brusquement.

Il était là, en bas, étalé, le visage tordu ; il était là, en haut, en paix, en train de tout observer.

Il se dit : « C'est un miracle ! Ces dingues qui croient à la vie éternelle avaient raison. » Et bien que ce soit, pour un physicien athée, une manière bien humiliante de mourir, il n'éprouva qu'une légère surprise et cela n'altéra pas la paix dans laquelle il était plongé.

Il se dit : « Un ange, ou quelque chose dans ce genre-là va venir me chercher. »

La scène terrestre s'effaça, l'ombre envahit sa conscience, et au loin, ultime vision, il aperçut une silhouette de lumière, vaguement humaine, qui irradiait une espèce de chaleur.

« On me fait une belle blague, pensa Murray. Je vais aller au ciel. »

Tandis qu'il émettait cette pensée, la lumière disparut mais la chaleur persista. La paix non plus ne diminua pas, bien que dans tout l'univers il n'y eût plus que lui, et la voix.

Elle dit :

« J'ai fait cela tellement souvent, et pourtant, je suis encore capable de me réjouir de ma réussite. »

Murray voulut dire quelque chose, mais il n'avait pas l'impression de posséder une bouche, ou une langue, ou une corde vocale. Néanmoins, il tenta d'émettre un son. Il essaya, sans bouche, de vibrer, de souffler, de sortir des mots, par une contraction de... quelque chose.

Et ils sortirent. Il entendit sa propre voix, tout à fait reconnaissable, et ces paroles, parfaitement claires :

« Suis-je au ciel ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas un lieu, au sens que vous donnez à ce mot », répondit la voix.

Murray se sentit déconcerté, mais il avait une autre question à poser.

« Pardonnez-moi si j'ai l'air d'un imbécile : êtes-vous Dieu ? »

Sans changer d'intonation, ni gâcher en quoi que ce soit la perfection du son émis, la voix réussit à paraître amusée.

« C'est étrange, mais on me demande toujours cela.

De manières infiniment diverses, bien sûr. Je ne peux pas vous fournir de réponse qui vous soit compréhensible. Je suis. C'est tout ce que je peux vous dire de significatif. Vous pouvez recouvrir cela de n'importe quel nom, ou concept, qui vous plaira.

— Et moi, que suis-je ? dit Murray. Une âme ? Ou seulement, moi aussi, une existence personnifiée ? »

Il essaya de ne pas paraître sarcastique, mais il lui sembla qu'il échouait. Il pensa alors, durant un bref instant, à terminer sa phrase par « Monseigneur » ou « Votre Sainteté » ou quelque chose comme cela, afin de compenser le sarcasme, mais il ne put s'y résoudre bien que pour la première fois de sa vie il se demandât s'il n'allait pas être envoyé en enfer à cause de son insolence et en quoi cette punition pouvait bien consister.

La voix n'eut pas l'air offensée.

« Vous êtes facile à expliquer, même à vous. Si cela vous plaît, vous pouvez dire que vous êtes une âme ; mais, en réalité, c'est un tissu de forces électroniques organisées, dont les connexions et les corrélations imitent dans le moindre détail celles de votre cerveau dans l'univers d'en bas. Vous disposez donc de la même capacité de penser, des mêmes souvenirs, de la même personnalité. Vous avez l'impression d'être vous-même.

— Vous voulez dire que l'essence de mon cerveau est permanente ? s'exclama Murray incrédule.

— Pas du tout. Il n'y a rien de permanent en vous. Sauf si je décide qu'il en soit ainsi. J'ai structuré le réseau de ces forces durant votre existence physique et je l'ai activé au moment où elle a pris fin. »

La voix semblait clairement satisfaite d'elle-même et reprit, après une courte pause :

« C'est quelque chose de complexe, mais d'extrêmement précis, dont je pourrais bien sûr doter chaque être humain de votre monde, mais... J'aime mieux pas ; la sélection me procure un grand plaisir.

— Vous en choisissez très peu alors ?

— Très peu, oui.

— Et qu'arrive-t-il aux autres ?

— Le néant. Oh ! bien sûr ! Vous pensez à un enfer ? »

Murray aurait rougi, s'il en avait eu la possibilité.

« Moi ? Non ! Mais on en parle... Cependant, je ne me croyais pas assez vertueux pour attirer votre attention et devenir un des élus.

— Vertueux ? Ah ! Je vois ce que vous voulez dire. C'est pénible d'être obligé d'abaisser ma pensée afin de pouvoir pénétrer la vôtre. Non, je vous ai choisi pour vos capacités de réflexion, comme j'en ai choisi d'autres, par milliards de milliards, parmi toutes les espèces intelligentes de l'univers. »

Cela éveilla la curiosité de Murray, qui avait toujours été vive.

« Les choisissez-vous vous-même, ou y en a-t-il d'autres semblables à vous ? »

Durant un bref instant, Murray se dit qu'il allait s'attirer une réaction d'impatience, mais lorsque la voix retentit, elle semblait indifférente.

« Qu'il y en ait d'autres ou pas, cela ne vous concerne en rien. Cet univers est mien, il est à moi seul. Je l'ai inventé pour mon seul plaisir.

— Et malgré les milliards de réseaux que vous avez fabriqués, vous passez du temps avec moi ? Suis-je si important ?

— Vous n'êtes pas important du tout. Je suis aussi avec d'autres, d'une manière qui vous paraîtrait simultanée.

— Et cependant, vous êtes une seule personne ? »

De nouveau, la voix parut amusée.

« Vous cherchez à me surprendre en flagrant délit d'illogisme ? Si vous étiez une amibe, qui ne considère l'individualité que par rapport à des cellules solitaires, et si vous demandiez à du sperme de baleine, constitué par trente quadrillions de cellules, s'il est une ou plusieurs personnes, comment pourrait-il répondre de manière à se faire comprendre d'une amibe ?

— Je vais y réfléchir, dit sèchement Murray. Ça doit être possible.

— Précisément. C'est là votre fonction. Vous allez penser.

— Dans quel but ? Vous savez déjà tout, je suppose.

— Même si je savais tout, je pourrais ne pas savoir que je sais tout, répliqua la voix.

— Cela ressemble à de la philosophie orientale : des phrases qui paraissent profondes précisément parce qu'elles ne signifient rien.

— Vous permettez ? Vous répondez à un paradoxe par un paradoxe, sauf que le mien n'en est pas un. Réfléchissez : j'existe de toute éternité. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Que je ne me souviens pas comment je suis apparu. Si je le pouvais, je ne serais pas éternel. Si je ne peux pas me souvenir de cela, il y a donc au moins une chose que j'ignore : la nature de ma venue au monde. Et puis, bien que ma connaissance soit infinie, ce qu'il y a à savoir est également infini. Comment pourrais-je être sûr que ces deux infinis sont égaux ? L'infini de la connaissance potentielle est peut-

être infiniment plus grand que l'infini de ma connaissance actuelle. En voici un seul exemple : si je savais chacun des nombres entiers pairs, j'en connaîtrais un nombre infini, mais je ne connaîtrais toujours pas un seul nombre entier impair.

— Mais on peut les en tirer, fit remarquer Murray. Si vous divisez chaque nombre entier pair de la série infinie par deux, vous aurez une autre série infinie qui comprendra celle des nombres entiers impairs.

— Vous avez compris. Je suis satisfait. Ce sera votre tâche de découvrir ce genre de choses, mais aussi d'autres encore plus difficiles, allant du connu au pas encore connu. Vous avez vos souvenirs ; vous vous rappellerez toutes les données que vous avez jamais recueillies ou apprises, plus tout ce que vous déduirez de ces informations. Si nécessaire, je vous permettrai d'acquérir d'autres données que vous jugerez utiles pour résoudre les problèmes auxquels vous vous attaquerez.

— Ne pouvez-vous faire cela vous-même ?

— Bien sûr que si. Mais c'est plus intéressant ainsi. J'ai édifié l'univers afin d'avoir plus de faits à traiter. J'y ai introduit le principe d'incertitude, l'entropie, et d'autres facteurs aléatoires, afin que l'ensemble ne soit pas immédiatement évident. Cela a bien marché, car je me suis amusé tout au long de mon existence. J'ai laissé se développer des enchaînements complexes qui ont produit d'abord la vie puis l'intelligence et je les ai utilisées comme matériaux pour constituer une équipe de recherche. Non parce que j'avais besoin d'elles, mais parce que cela introduisait un nouveau facteur aléatoire. Je me suis aperçu que je ne pouvais pas prédire la prochaine découverte intéressante, ni où elle se produirait, ni par quel moyen elle s'effectuerait.

— Et cela arrive parfois ?

— Bien sûr ! Il ne s'écoule pas de siècle sans qu'un élément intéressant apparaisse quelque part.

— Quelque chose à quoi vous auriez pu penser vous-même mais que vous n'avez pas encore trouvé ?

— Oui.

— Croyez-vous vraiment qu'il y ait une chance pour que je vous rende ce genre de service ?

— Dans le siècle qui vient, pratiquement pas. Quoi qu'à longue échéance, votre succès est assuré, puisque vous vous engagez dans cette voie pour l'éternité.

— Je vais penser éternellement ? À jamais ?

— Oui.

— Pour quelle raison ?

— Je vous l'ai dit : découvrir de nouvelles connaissances.

— Mais poussons plus loin : pour quelle raison vais-je trouver de nouvelles connaissances ?

— Mais, c'est ce que vous avez fait pendant votre vie sur terre ! Quel était votre but alors ?

— Découvrir quelque chose de nouveau, que moi seul pouvais trouver, recueillir les louanges de mes confrères, éprouver la satisfaction d'avoir accompli quelque chose en sachant la brièveté du temps qui m'était alloué pour cette entreprise. Maintenant, je ne peux acquérir que ce que vous trouveriez vous-même si vous acceptiez de vous donner un tout petit peu de peine. Vous ne pouvez faire mon éloge, vous ne ferez que vous amuser. Accomplir quelque chose lorsqu'on sait que l'on a l'éternité pour le faire, cela n'apporte aucune satisfaction.

— Et vous ne trouvez pas, répliqua la voix, que la pensée, ou la découverte, est agréable en elle-même ? Vous ne trouvez pas que c'est là une raison suffisante pour le faire ?

— Dans un temps limité, oui. Pas pour l'éternité.

— Je comprends votre point de vue. Néanmoins, vous n'avez pas le choix.

— Vous dites que je n'existe que pour penser ? Vous ne pouvez pas m'obliger à le faire.

— Je n'ai pas envie de vous contraindre. Je n'en ai même pas besoin, puisque vous ne pouvez rien faire d'autre que de penser. Vous penserez ! Vous ne savez même pas comment ne pas penser.

— Alors, je vais me donner un but. Je vais m'en inventer un.

— Sans aucun doute, vous le pouvez, dit la voix d'un air indulgent.

— Je l'ai déjà trouvé.

— Pouvez-vous me dire en quoi il consiste ?

— Vous le connaissez déjà. Nous ne parlons pas d'une manière ordinaire : vous réglez mon réseau pour me donner l'impression que je vous parle et vous entends, mais vous transférez nos pensées, directement. Et lorsque les miennes changent, vous en êtes aussitôt conscient et vous n'avez pas besoin que je vous les transmette volontairement.

— C'est étonnant, mais vous ne vous trompez pas, dit la voix. Je suis satisfait. Mais cela me plaît aussi que vous me disiez volontairement ce que vous pensez.

— Alors je vais le faire. Le but de ma réflexion sera de découvrir une manière de rompre ce réseau, ce moi, que vous avez créé. Je n'ai pas envie de penser uniquement pour vous amuser. Je ne veux pas réfléchir éternellement pour vous plaire. Je ne veux pas exister à jamais pour votre bon plaisir. Toutes mes pensées auront pour but l'anéantissement de mon réseau. Cela m'amusera, moi.

— Je n'ai pas d'objections, dit la voix. Même une pensée concentrée sur la fin de votre existence peut, en dépit de vous, m'apporter quelque chose d'intéressant, ou de nouveau. Et, bien entendu, si vous réussissez votre tentative de suicide, vous n'aboutirez à rien, car je vous reconstruirai aussitôt et de telle manière que votre méthode d'anéantissement soit inapplicable. Et si vous en trouvez une autre, encore plus subtile, pour interrompre votre existence, je vous reconstruirai pour que cette possibilité soit éliminée, et ainsi de suite. C'est peut-être un jeu intéressant, mais vous existerez tout de même éternellement. Telle est ma volonté. »

Murray se sentit trembler, mais les mots sortirent, empreints d'un calme parfait : « Alors, je suis bien en enfer, après tout. Vous avez dit qu'il n'y en avait pas, mais si ceci était l'enfer, vous pourriez mentir et cela ferait partie du jeu de l'enfer.

— Dans ce cas, à quoi bon vous affirmer que nous ne sommes pas en enfer ? Néanmoins, je vous certifie : ici il n'y a ni ciel ni enfer. Seulement moi-même.

— Alors, songez que mes pensées ne vous serviront peut-être à rien ; si je ne découvre rien d'utile, ne vaudrait-il pas mieux me dissocier et ne plus vous occuper de moi ?

— Ce serait une récompense ? Vous voulez le nirvana comme prix de votre échec, et vous avez l'intention de me convaincre de votre échec ? Ce n'est pas un marché intéressant. Vous n'échouerez pas. Avec toute l'éternité devant vous, vous ne pouvez manquer d'avoir au moins une pensée intéressante, même si vous essayez de vous en garder.

— Alors, je me choisis un autre objectif : je n'essaierai pas de me détruire, je chercherai à vous humilier. Je découvrirai quelque chose à quoi vous n'avez jamais pensé, à quoi vous ne penserez jamais. Je vais trouver la réponse ultime, celle après laquelle il n'y a plus de connaissance possible.

— Vous ne comprenez pas la nature de l'infini, dit la voix. Il peut y avoir des choses que je ne me suis pas donné la peine de connaître, il n'y a rien que je ne puisse savoir.

— Vous ne pouvez pas connaître votre commencement, dit pensivement Murray. C'est vous qui me l'avez dit. Donc, vous ne pouvez pas connaître votre fin. Très bien. Ce sera mon but, et l'ultime réponse. Je ne me détruirai pas, je vais vous détruire vous, si vous ne me détruisez pas avant.

— Ah ! Vous en êtes arrivé là ! En moins de temps que la moyenne des êtres. J'avais pensé que cela vous prendrait plus longtemps. Pas un seul de ceux qui partagent avec moi cette existence de pensée parfaite et éternelle qui n'ait eu l'ambition de me détruire. Mais c'est une chose impossible.

— J'ai toute l'éternité pour réfléchir au moyen de vous détruire.

— Alors, essayez », dit tranquillement la voix.

Et elle s'évanouit.

Mais Murray avait un but maintenant, et il était satisfait. Car que pouvait désirer une entité consciente de son existence éternelle sinon en finir ? Qu'avait cherché la voix, pendant ces innombrables milliards d'années ? Et pour quelle autre raison l'intelligence avait-elle été créée et certains spécimens préservés et mis au travail, sinon pour l'aider dans cette grande quête ? Et Murray avait l'intention d'être le seul à réussir.

Électrisé par cet objectif, Murray se mit à réfléchir attentivement. Il avait tout son temps.